

François Maurisse, « *Bleu* », 2022

*Je suis donc tombée amoureuse d'une couleur – la couleur bleue, en l'occurrence – comme on tombe dans les rets d'un sortilège, et je me suis battue pour rester sous son influence et m'en libérer, alternativement.*

Maggie Nelson, *Bleuets* // Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Céline Leroy p.9

La couleur bleue est utilisée depuis 1940, dans le cinéma, comme une surface d'incrustation d'effets spéciaux. Elle permet une infinité de possibles. Percutant l'imaginaire de chacun·e, elle invite celui ou celle qui la rencontre, et qui accepte de s'y plonger, de toucher au vertige du sublime, comme quand on se retrouve face à l'horizon flou qui peine à séparer la mer – outremer - du ciel - céruléen. Teinture de la mélancolie, le bleu est un séduisant support d'apparition. L'aplat sur lequel s'accrochent çà et là des images fugaces nous laisse hébété·e·s, spectateur·ice·s du vagabondage de notre pensée, au gré d'une douce nostalgie.

Formes molles, les excroissances patatoïdes bleues de *Scénographie potentielle* (2019 – 2022) sont pétries par le regard de celui ou celle, alors *ensorcelé·e* par leur étrangeté, qui les regarde. Une fois qu'il ou elle est entré·e dans leur jeu, elles deviennent ses interlocutrices intimes, et nourrissent un drôle d'aller-retour entre fiction et réalité. Elles peuvent *tout être* - tour à tour des larmes, le contenu d'un intestin, des nuages, un paysage, un·e amoureux·se, des monstres, des champignons, un cimetière – comme n'être *rien*. Ces images s'inscrivent pour un temps dans nos rétines avant de disparaître une fois la partie jouée, quand les lumières de service se rallument.

Autres regards sur l'infini, *Ad Vitam*, *Adieu Beauté* et *Rocky II* (toutes de 2021) travaillent à leurs propres disparitions. La victoire est noyée au fond de l'eau, le faux grain de beauté se confond avec les vrais dans les muscles d'un dos, la beauté sacrée fond lentement. Seules leurs traces se donnent à voir, souvenirs d'une splendeur passée, et invitent au *regret attendri*, celui qui prend soudain au ventre et à la gorge quand il ne reste de la matière plus que son vide, son creux. *Très peu, presque rien, quelque part*. Ici, on s'autorise à penser que ce qui est éternel échappera pour toujours à notre regard, comme un tatouage invisible, une coupe perdue, une splendide ruine dissoute.

Alors, que reste-t-il à faire de la contreforme, empreinte de l'objet perdu, si ce n'est la serrer contre sa poitrine, et la chérir, tendre, pour se rappeler ? À la manière peut-être d'une relique, preuve irréfutable de l'existence d'un sacré impalpable, d'une sainteté insolide, d'un désir de merveille. Le creux se fait coquille, où le regard, l'affect et l'imaginaire peuvent se loger, précieux. Ces traces, photographies, vides, souvenirs, suspendent notre méfiance et notre incrédulité face à l'éventualité d'un faux, une fois que sont posées les règles du jeu de l'art. *Elle est où l'exposition ?* (2017) Au fond, elle est sans doute discrète, dans le souvenir d'une chose qui a *presque existé* ou *peut-être existé*, uniques à chacun·e. Nous ne pouvons que nous résoudre à accepter d'y croire – à se livrer à une foi toute profane.

Vacillantes, les pièces d'Alix Boillot se font support d'écriture de nos propres fictions, nos propres narrations, nos propres tableaux. On s'abandonne, sidéré·e·s et silencieu·se·s devant une image brumeuse, une satisfaction contrariée, alors qu'un drapeau dans le vent nous félicite d'être, nous, encore là (*Anytime arrival flag* (2020)).